

Opinion



MARTIN D'HAESE

Felice Dassetto

Sociologue, professeur émérite
UCLouvain, membre émérite
de l'Académie royale de Belgique

■ Pour parler de la réalité, il importe de distinguer dans le langage (et dans les pratiques) les “Russes” et le “régime politique poutinien”. Une distinction qui permet de clarifier la position comme le choix européen.

civile, peuples, population) et le “régime politique poutinien” en vigueur dans l'État russe.

Contre le régime

Cette distinction est importante pour plusieurs raisons.

D'abord, pour que le langage soit adéquat par rapport aux réalités sociales et politiques. La guerre et la vision qui l'accompagne ont été voulues par le “régime poutinien” et non pas par “les Russes”, même si ces derniers y ont consenti, de gré ou de force. De cette distinction découle que les Européens ne sont pas engagés contre les Russes et la société russe en général, mais contre le régime.

Chaque terme de cette distinction devrait être soumis à une argumentation précise. Elle devrait l'être aussi de manière comparative dans les divers pays européens qui ont de multiples langues et cultures politiques. Cette distinction clarifie nettement la position et le choix européen vis-à-vis de tout le monde.

Deuxièmement, cette distinction permet d'éviter de tomber dans des généralisations de type ethno-national, courantes lors de conflits armés. Ce fut le cas, par exemple, avec la stigmatisation en France lors de la guerre franco-prussienne de 1870 des “boches” pour qualifier les ennemis prussiens, ce qui se généralisa aux “Allemands” dans les décennies suivantes à la suite des guerres du XX^e siècle. Cette appellation se diffusa aussi en Wallonie.

Dans les médias

Troisièmement, cette distinction entre le régime et les populations permet de ne pas apporter de l'eau au moulin de Poutine et de son régime, mais au contraire peut contribuer à le délégitimer. On voit comment Poutine s'est appuyé sur les dires du président Macron pour se retrancher derrière l'identité russe, sur l'homme russe, etc., que les Européens, les “Occidentaux” ou l'“Occident global”, sont censés vouloir détruire.

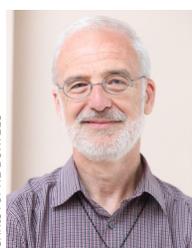
Ce glissement du langage ordinaire que je souligne dans le propos présidentiel français s'observe également dans les médias et leurs tirages. Ce sont des erreurs de fond dans la conduite langagière en temps de guerre, car le questionnement sur le langage est aussi un approfondissement dans la compréhension de soi et la préparation de l'avenir, y compris en relation constructive avec les Russes (et les Ukrainiennes et Ukrainiens) de demain.

En amont de la guerre, la spécification rigoureuse du langage est indispensable, car les Européens sont en train de vivre un nouveau questionnement sur eux-mêmes, leur identité et leur vision d'avenir, et donc de réinventer leur langage de l'avenir, la puissance et la guerre.

OPINION

Que dit l'affaire Bétharram à propos de l'Église ?

■ Serait-ce une conséquence parmi d'autres d'une Église qui a occupé trop de place dans les pays d'Occident ? D'une Église désespérément en retard sur le Royaume annoncé par Jésus ?



CHRISTOPHE BORTELS

Charles Delhez
Jésuite

À Notre-Dame de Bétharram, dans les Pyrénées-Atlantiques, l'horreur a régné entre la fin des années 1950 et les années 2010. Des sévices sexuels et des faits de violences physiques auraient été commis sur des élèves par des religieux, des membres du personnel laïc et des élèves de cet établissement privé dépendant de l'Église catholique. Comment pouvait-on imaginer que cela reste éternellement caché ? Plus de 150 plaintes ont été reçues par la police. Cette affaire fait grand bruit en France, d'autant que les enfants du Premier ministre actuel, François Bayrou, y ont été scolarisés.

Une Église envahissante

L'“affaire Bétharram” ne serait-elle pas une conséquence parmi d'autres d'une Église, la catholique en l'occurrence, qui a occupé trop de place dans les pays d'Occident ? Le lien a longtemps été étroit entre la société civile et l'Église. La liberté religieuse y était mise à mal (qu'on se rappelle l'Inquisition), de nombreux chrétiens étaient devenus “sociologiques” et non authentiques. Dans la France du siècle passé, la presque totalité des Français étaient baptisés. La séparation entre l'Église et l'État, en 1905, n'a pas empêché ce pays d'être qualifié de catholique. En Belgique, aujourd'hui encore, les établissements scolaires et de santé dans la mouvance catholique sont quasi majoritaires.

Quand une Église se confond avec la société civile, quand elle socialise pratiquement tous les citoyens, c'est toujours pour le meilleur, mais aussi pour le pire. Les maladies de la société et de la religion s'y confondent. Redevenir un modeste petit nombre, un “petit reste”, selon le mot du prophète biblique Sophonie, comme aux premiers siècles, est non seulement une évolution actuelle, mais une bénédiction.

Un christianisme pauvre, nettement minoritaire dans nos régions, mais plus évangélique, plus intensif qu'extensif, va pouvoir apparaître. “De là pourrait naître une foi non moins valable, peut-être même plus pure, en tout cas plus intense qu'elle ne l'a jamais été à l'époque de la richesse inté-

rieure”, a pu dire le Pape en mai dernier, citant le théologien Romano Guardini, qui l'inspire beaucoup. Devenir trop grand compromet l'authenticité... “De la crise actuelle sortira l'Église de demain, une Église qui aura beaucoup perdu. Elle sera de taille réduite et devra repartir de zéro”, disait déjà le futur Benoît XVI, en 1971.

Bien sûr, même les petits groupes ne sont jamais à l'abri des scandales. Rappelons-nous cette période où les sectes ont défrayé la chronique dans nos pays. Il n'y a pas de recette miracle. L'être humain, quelles que soient les formes institutionnelles, reste faillible.

L'ambiguïté de toute institution

L'Église est un “mal nécessaire”, estime le théologien protestant Heinz Zahrnt, comme toute institution d'ailleurs. Nécessaire, car sans elle, il n'y aurait pas d'“affaire Jésus”, explique-t-il, mais un mal quand même, parce que toute institution ecclésiale, même la meilleure, reste désespérément en retard sur le Royaume annoncé par Jésus et, ajoute-t-il, “même les saints les plus purs restent toujours des hommes et donc des pécheurs”. “Comment se fait-il”, se demandait le sociologue et théologien bordelais Jacques Ellul, “que le développement de la société chrétienne et de l'Église ait donné naissance à une société, à une civilisation, à une culture en tout inverses de ce que nous lisons dans la Bible [...] ? Je dis bien en tout.” Question terrible. L'ancien évêque d'Amiens, Jacques Noyer, n'hésitait pas à dire : “L'Église est l'humiliation du Christ.”

Je continue cependant à croire qu'il y a toujours “une source cachée sous le seuil du temple”, selon l'image d'Éloi Leclerc. J'ose prétendre que l'Église, quand elle vit l'Évangile, a quelque chose à apporter au monde d'aujourd'hui. “L'honnêteté consiste à juger une doctrine par ses sommets, non par ses sous-produits”, rappelait Albert Camus. Mais il y a une urgence : il faut désensabler cette source. Gageons qu'une Église de taille plus modeste sera davantage crédible. Oui, la cure d'amaigrissement en cours lui fera du bien.